

Des Alpes Italienne au bord de mer (1^{ère} Partie)

par Guy Sahri ©

Quand on demande à Lubes Lamarca Aldo Nicola Michele, dit Aldo Lubes de caractériser sa vie à travers le Judo, le Karaté qu'il a appris et qu'il aime transmettre, il réfléchit un instant... Ce genre d'instant où l'on apprécie le silence. Un silence d'or. Puis vient une lumière dans son regard, un sourire parsemé de souvenirs extraordinaires où court le temps. Ce temps précieux qui est cher à notre humanité. Il a une histoire à conter. C'est la sienne.

C'est celle du jeune homme qui donne des envies de retraite à ceux qui n'ont plus vingt ans. Celle d'un homme qui fait tomber les grands à force d'intelligence et d'envie. Celle des rêveurs d'or qui se réveillent parés d'une autre couleur, mais qui se consolent bien vite devant la peine de ceux qui n'ont plus que des regrets. Des petites histoires individuelles qui mises bout à bout, écrivent la grande réussite collective du Karaté et du Judo mondiale.

Né le 9 mai 1939 à Turin, capitale de la région piémontaise, au nord de l'Italie, ouvert au monde, Aldo Lubes le découvre... De bonne famille, son père se nomme Giuseppe Lubes et sa mère Rosa Lamarca. Trop petit il ne se rend pas compte de l'énorme fléau qui s'abat sur l'Europe et le monde. Fuyant les atrocités de la Seconde Guerre Mondiale, il part seul à la recherche d'un monde meilleur de l'autre côté de l'Atlantique. Sans le savoir sur la route se dessine, un esprit de challenge, de conquête et de respect...

Aldo Lubes est 8^{ème} Dan de Karaté, 4^{ème} Dan de Judo, ancien Directeur Technique Nationale de la Confederação Brasileira de Karatê – CBK, il est aussi Arbitre International PKF/WKF. Son engagement constant au service de l'éducation s'exprime dans les nombreuses fonctions qu'il occupe comme celle de Docteur en Education Physique de l'Université Fédérale du Paraná ou de Président-fondateur de la Federação Paranaense de Karatê – FPRK au Brésil.

Aldo Lubes est considéré et respecté comme un des meilleurs spécialistes en matière d'éducation dans les Arts Martiaux. Chacune de ses apparitions est une invitation au voyage. C'est l'occasion d'échanger des théories avec professeurs et pédagogues du monde entier. Il croit à la transmission des acquisitions culturelles basées sur le respect et la fraternité. Ainsi dans son Karaté et son Judo, le combat et la victoire ne peuvent être que des moyens au service de l'éducation de l'individu. Le progrès de l'homme et celui de la société sont au cœur de sa méthode.

Avec sagesse et clarté, il me conte un peu de son incroyable histoire...

Guy Sahri: L'accoutumance dans un pays qui n'est pas le vôtre a-t-elle été difficile? L'Italie ne vous manque t-elle pas ?

Aldo Lubes:

(Sourire) Cette année 2008 cela fera exactement 50 ans que je suis arrivé au Brésil... Je suis retourné en Italie revoir ma famille cinq fois. Plus précisément en 1972, 1982, 1984, 1990 et 1994. Je suis toujours resté chez ma sœur avec notre mère et mon frère aîné. Ma mère et mon frère sont déjà décédés, mais j'ai encore ma sœur qui vit toujours à Turin avec quelques oncles et neveux. Même après 50 ans l'Italie me manque, principalement le lieu de ma naissance, ma famille et surtout ma sœur, dont le nom est « Itália ». Quand aux coutumes italiennes, elles sont bonnes et tiennent compte des traditions de chaque région. Ce sont des traditions séculaires, les personnes se comportent conformément à leurs traditions. Je pense qu'il doit en être de même en France et ailleurs dans le monde. Je me souviens d'un dicton italien qui disait: « País que você vai, costumes que você encontra »

- *Paese che vai, usanza che trovi* ». On doit s'adapter aux coutumes du pays où l'on vit, et c'est ce que j'ai fait ici au Brésil. Mais l'Italie habite toujours mon cœur... Toujours!

« Un navire nommé *Andréa Costa*... »

Guy Sahri: Vous êtes arrivé au Brésil quelques années après la Seconde Guerre Mondiale, avez-vous rencontré des difficultés ?

Aldo Lubes:

Je suis arrivé au Brésil fin Janvier 1958, au cours de l'été, à Rio de Janeiro. J'embarquai sur un navire appelé « Andréa Costa » qui quittait le port de Gênes. Au cours de cette période il faisait très froid à Turin à la suite de violentes chutes de neige qui avaient eu lieu quelques jours auparavant. Je me souviens, c'était l'aube et je marchais vers la gare pour attraper le train. Ma mère, mon frère et ma sœur m'accompagnaient. Le brouillard était très intense et la visibilité n'allait pas au-delà de 4 ou 5 mètres. Finalement, nous sommes arrivés à temps à la gare. Arrivé à Gênes, j'étais très calme, après tout, on m'avait dit que je resterais seulement un an au Brésil pour aider le fils du mari de ma mère.

Je dois m'expliquer. Mon père était mort en 1940 au cours d'un raid aérien. J'avais un an. Ma mère restait veuve avec trois enfants, Nicolino 14 ans, Itália avec 10 et moi 1 an... Toute personne qui a vécu pendant le conflit européen de la Seconde Guerre Mondiale peut imaginer les difficultés que ma mère et mes frères ont endurées pour survivre pendant cette période. Je ne m'en souviens plus très bien, j'étais trop petit à l'époque et ils faisaient tout pour que rien ne manque. A part cela, il n'y a pas d'autre expérience plus difficile que de vivre au jour le jour pendant la guerre. Les difficultés étaient un fait quotidien et je devais les accepter, c'est tout !!

En 1948, ma mère c'est remariée avec un de ses cousins, de la même ville, également veuf avec trois enfants. C'est à partir de là que les choses commencèrent à se compliquer, la famille grandissait et mon beau-père estimait que tout le monde devait contribuer à gagner le pain quotidien. Ainsi, à l'âge de 10 ans, j'ai commencé à travailler comme aide-assistant dans tout ce qui se présentait, les garages, les ateliers de menuiserie, les bars, les restaurants, etc...

« Une Rue de *Copacabana*... »

Les années passèrent, mon frère se maria, ma sœur aussi et les filles de mon beau-père également. Le fils de mon beau-père avait émigré au Brésil depuis quelques années, et avec un autre italien, ils avaient ouvert un bar de nuit à Rio de Janeiro dans le quartier de Copacabana. Je me retrouvais alors seul avec ma mère et mon beau-père. Par la suite, mon beau-père m'a convaincu d'aller au Brésil pour aider son fils. Je devais y rester un an avant de pouvoir retourner en Italie. C'est ainsi que je suis arrivé au Brésil, mais les choses n'étaient pas aussi bien qu'elles en avaient l'air. Le fils de mon beau-père n'était pas tel que je l'avais imaginé et n'avait pas besoin de mon aide. En fait, mon beau-père m'avait envoyé chez son fils au Brésil, parce qu'il estimait que j'étais un fardeau pour lui, son fils m'a fait comprendre que lui également, n'était pas responsable de moi. J'ai donc dû trouver du travail comme « Commis de service » dans un restaurant de douze Garçons. Six mois plus tard, dans les rues de Copacabana je rencontrai le fils de mon beau-père. Il me demandait comment j'allais. Je lui ai répondu que j'allais bien, que je travaillais et vivais dans une petite chambre dans une maison familiale, et que j'économisais l'argent qui avait été dépensé pour payer mon voyage. Il m'a répondu que j'étais quelqu'un de bien et qu'il savait que s'il m'arrivait quelque problème je devrais le résoudre moi-même. Pour ne pas créer d'ennuis, j'ai fait mon sac et déménagé pour Sao Paulo ne parlant pas le portugais et n'y connaissant personne. Il y aurait encore beaucoup à raconter. Quoi qu'il en soit, c'est la raison de ma venue au Brésil...

Guy Sahri: En quelle année êtes-vous retourné en Italie?

Aldo Lubes:

En 1972, après 14 ans, je suis retourné en Italie... Mon beau-père était décédé, ma mère et ma sœur m'ont écrit que mon retour pourrait la faire se remettre de la déception du mariage et de la perte de son mari. Dans son testament, mon beau-père laissait à ma mère l'usufruit d'un petit appartement qu'ils avaient acquis avec l'héritage de ma Grand-Mère paternelle. Il précisait que lors du décès de ma mère cet appartement serait alors partagé entre ses fils. Ma mère en fut bouleversée et déçue. Je suis resté trois mois en Italie avec ma mère et quand j'ai vu qu'elle avait récupéré, je suis retourné au Brésil.

En Italie, il n'y avait plus de place pour moi. J'ai rencontré quelques amis, mais ils avaient déjà fait leurs vies et d'autres avaient déménagé. La rue de mon enfance n'était plus la même. Le trottoir n'était plus en pierre polie et de nouveaux immeubles avaient surgi. Ce fut un grand choc car je n'avais pas accompagné ces changements, et tous mes souvenirs étaient immuables. La déception était énorme! Au Brésil, j'avais déjà construit quelque chose, comme le Dojo qui n'était pas loué et qui a pu ouvrir ses portes en 1965 grâce aux enfants et aux nombreux amis venus du Judo et du Karaté...

« Un facteur positif... »

Guy Sahri: Ces difficultés vous ont-elles permis de passer la porte des Arts Martiaux?

Aldo Lubes:

Oui! Les arts martiaux m'ont énormément aidé, comme je te l'ai dit, les difficultés n'ont jamais été un problème pour moi, mais seulement des défis que j'ai dû surmonter. Après tout, je ne pouvais compter que sur moi. Lorsque je suis retourné au Brésil je me suis consacré aux études universitaires et j'ai terminé mon Doctorat en éducation physique. Ma participation aux championnats a été un facteur positif qui me renforça, de plus j'ai appris à mieux me connaître, à avoir plus de sérénité et de patience dans la défaite et d'humilité dans la victoire. La relativité des victoires et des défaites m'ont rendu totalement lucide et cohérent!

« Mon premier Dan de ceinture noire... »

Guy Sahri: En 1964, rencontre avec Monsieur Minoru Kamada, 7^{ème} Dan de Judo, 3^{ème} Dan de Karaté, Kendo e Aïkido a-t-elle été déterminante dans votre vie de pratiquant ?

Aldo Lubes:

Quand j'étais petit garçon j'avais de grande disposition pour la lutte. Mon oncle « zio Michele », le frère de ma mère, a été membre du Parti Communiste Italien et avait un centre sportif. Il m'emmenait aux entraînements de boxe et de lutte japonaise, ainsi nommées à l'époque. Je n'avais alors pas plus de 13 ou 14 ans.

Quand je suis arrivé au Brésil, je n'ai pas trouvé de centre sportif public. Les clubs sociaux étaient privés et tu ne pouvais être sociétaire que si tu avais un revenu considérable ou étais présenté par un autre membre. À l'époque, je vivais à Sao Paulo et travaillais dans un restaurant italien comme « Garçon ». Un collègue m'emmena dans un club de Judo, je m'y suis inscrit et depuis n'ai cessé de le pratiquer.

En 1960 je suis arrivé à Curitiba en tant que gérant d'un restaurant italien. Je continuais à m'entraîner en Judo. C'est alors que j'ai rencontré Monsieur Minoru Kamada, 7^{ème} Dan de l'Institut de Judo Kōdōkan de Tokyo. En dehors du Judo, Sensei pratiquait plusieurs autres Arts Martiaux japonais. Monsieur Minoru Kamada qui est venu au Brésil plus ou moins à la même période, rencontrait beaucoup de difficultés avec la langue portugaise. Moi, un peu moins, car le portugais est une langue latine, mais je n'arrivais tout de même pas à m'exprimer correctement... (Rires).

Le Dojo de Monsieur Minoru Kamada était fréquenté par de nombreux étudiants d'origine japonaise. Ils étaient déjà tous du niveau 2^{ème} ou 3^{ème} Dan et il me semble qu'ils avaient une certaine prédisposition à lutter avec moi, comme s'ils voulaient voir si j'étais capable d'encaisser les coups qu'ils me donnaient. Lorsque Monsieur Minoru Kamada avait été embauché pour assurer les leçons du Dojo ils étaient déjà Instructeurs. Au final ce fut très bon pour moi, car ce n'étaient pas quelques chutes qui pouvaient m'arrêter. Au contraire cela me renforçait...

Monsieur Minoru Kamada fût conquis par mon engagement. C'était peut-être parce que nous étions au Brésil et que nous avons vécu l'un et l'autre les mêmes problèmes d'adaptation. Comme mes horaires au restaurant ne se combinaient pas avec les horaires du Dojo, j'en profitais pour aller l'après-midi et rencontrais Sensei souvent seul. Il m'expliquait la vision du Judo jusqu'au « Atemi-Waza » car, grâce à ces techniques, je devais en apprendre un peu plus sur le Karaté... Si je me souviens bien, c'est un samedi après-midi où je retrouvais les anciens, que mon Judo fonctionna. Ce fut grâce aux centaines de « Uchikomi » exécutées sous la direction de Sensei. Vivre ensemble pendant quatre ans, nous a amenés à mieux nous connaître et à une meilleure compréhension du portugais...

Monsieur Minoru Kamada avait servi comme Officier en Mandchourie pendant la Seconde Guerre Mondiale. Dans une conversation de Bar je lui avais dit que je n'avais pas connu mon père qui avait trouvé la mort lors d'un raid aérien sur la ville de Turin, et que, s'il avait été encore vivant, j'aurais souhaité qu'il le connaisse!!

Finalement en 1964 les Jeux Olympiques eurent lieu à Tokyo et le Judo devint une discipline Olympique. Monsieur Minoru Kamada prit la résolution de retourner au Japon pour voir le Judo aux Jeux et aussi parce que la situation financière était difficile pour lui au Brésil et que sa famille lui manquait. Le dernier jour d'entraînement après le salut traditionnel, Monsieur Minoru Kamada, a demandé à tous ses élèves de rester en « Zarei » et de s'échanger les kimonos. Plus tard je l'ai vu en train de plier son Judogui en parlant japonais à mes partenaires d'entraînement qui agitèrent la tête en affirmant plusieurs « Hai... Hai... Hai... » ce qui signifie « Oui » en japonais. Il m'appela et me donna son kimono. Je fus surpris et ému et en même temps très fier, beaucoup plus que lors de mon 1^{er} Dan!

Avec le départ du Sensei le Dojo ferma et nous sommes restés sans Club pour nous entraîner. Le kimono que j'avais reçu était accroché dans l'armoire... Lorsque je le regardais, il semblait que j'apercevais Sensei me demandant de l'utiliser. J'ai pris la décision d'ouvrir un Dojo et invitais les deux « Sempai » à y enseigner, puisque j'étais gradué 1^{er} Dan. Ils étaient 3^{ème} Dan et avaient été les élèves de Monsieur Minoru Kamada. En Juin 1965 nous avons ouvert le Dojo Kōdōkan en l'honneur de Monsieur Minoru Kamada. J'ai utilisé le kimono pendant de nombreuses années et quand je suis arrivé au 4^{ème} Dan je n'étais vraiment plus en mesure de l'utiliser tellement il avait servi dans les entraînements et les compétitions. Je décidais donc de l'encadrer et comme tu peux le constater le cadre est accroché dans mon Dojo, une relique vivante de la présence de Monsieur Minoru Kamada...

« Une attitude de respect... »

Guy Sahri: Par la suite Monsieur Juichi Sagara fut votre professeur pendant près de 20 ans, a-t-il profondément marqué votre pratique?

Aldo Lubes:

(Sourire)... Un mois après l'ouverture du Dojo Kōdōkan j'ai rencontré un homme qui venait de Sao Paulo et faisait médecine à l'Université Fédérale du Paraná. Il était ceinture marron de Karaté Shotokan et était élève d'un maître japonais qui a résidé au Brésil pendant un certain temps. Ensuite il est allé en Angleterre. Son nom était, Mitsusuke Harada, élève de Monsieur Hiroshi Noguchi. Nous avons ainsi ouvert une section de Karaté au Dojo dirigé par Monsieur Celso Charuri, c'était cette

fameuse ceinture marron. Mon intérêt principal est de perfectionner les techniques « Atemi-Waza » du Judo. Monsieur Celso Charuri était bon, mais il restait ceinture marron et ne pouvait graduer personne, ce qui, pour moi, avait peu d'importance. L'entraînement au Kihon était difficile et épuisant. Pendant quatre ans, je suis resté avec Monsieur Celso Charuri, utilisant la ceinture blanche, jusqu'au jour où Monsieur Charuri Celso termina ses cours en médecine et retourna à Sao Paulo.

Lors d'un Championnat de Judo, tenu à Curitiba en 1969, où j'avais participé comme « civils contre des forces armées », je rencontrais Monsieur Juichi Sagara. Il avait été invité pour présenter une démonstration de Karaté avec son équipe. Peu après la compétition il m'a demandé d'être son élève. J'ai donc fait un essai avec son équipe. Monsieur Juichi Sagara étant satisfait, je fus approuvé pour la ceinture marron.

En 1970 je suis allé à Sao Paulo pour assister au 1^{er} Championnat Paulista de Karaté, la catégorie été en « Ippon Shobu ». Bien que ne connaissant pas le règlement, je me devais d'y participer. Un des assistants de Monsieur Juichi Sagara m'a mis au défi de participer prétextant que j'étais ceinture marron... Puis par la suite, il m'a donné un kimono. En voyant les combats, j'ai compris que les Arbitres, tous des Japonais, étaient très indulgents avec les fautes commises par les athlètes! Nous n'utilisons aucune protection, le soi disant toucher de main ou de pied n'était pas vraiment modéré, bien au contraire... Aujourd'hui, avec le règlement de la World Karate Federation – WKF, tous les athlètes, et moi inclus, de cet événement, et d'autres championnats auxquels j'ai assisté, seraient totalement disqualifiés. Ce fameux règlement a été utilisé par l'antique International Association Karate Federation – IAKF, qui servait uniquement les enseignants du style Shotokan. Je m'amusais comme un fou... (Sourire).

Ce jour-là, j'ai été Vice-champion en Kumite et Kata. Monsieur Juichi Sagara était satisfait car j'avais participé pour son Dojo. C'est donc ainsi qu'a commencé mon voyage dans le Karaté.

Tous les quinze jours j'allais à Sao Paulo. Voyageant de nuit, j'arrivais dans la matinée. Curitiba ↔ São Paulo, plus ou moins 400 km! Je m'entraînais toute la journée. J'emmenais avec moi deux Kimonos parce que je transpirais beaucoup...

La nuit, épuisé et avec les Kimonos trempés de sueur, je repartais pour Curitiba. Ma relation avec Monsieur Juichi Sagara était excellente. Il a été attentionné et m'a toujours accueilli à bras ouvert. Notre relation a duré près de 20 ans. Ensuite, mes activités administratives m'ont obligé à m'éloigner de lui, car j'avais été appelé par la Confederação Brasileira de Karatê – CBK pour être Directeur Technique National et qu'il n'y avait pas de places pour les commentateurs en raison de la rivalité qui existait entre les styles de Karaté. J'ai donc arrêté de m'entraîner dans son Dojo et notre amitié en a pris un coup, mais nous restons toujours en contact, avec une attitude de respect l'un envers l'autre...

« Une école de Karaté... »

Guy Sahri: Vous avez été Directeur Technique National au sein de la Confederação Brasileira de Karatê – CBK pendant de nombreuses années. Lorsque vous occupiez ce poste, quelle a été sa plus grande préoccupation en relation avec le Karaté au Brésil ?

Aldo Lubes:

Au Brésil en raison de la grande immigration japonaise, l'échange culturel et technique du Karaté a eu lieu grâce à l'intervention des Japonais venus de leur pays d'origine avec tous les styles pratiqués. Dans le passé nous avons eu un grand va et vient de professeur Japonais de styles différents qui sont venus diriger des stages. Moi-même pratiquant assidu du style Shotokan, je ne participais qu'à ces stages organisés par des professeurs comme Messieurs Masatoshi Nakayama, Hirokazu Kanazawa, Tetsuhiko Assai, Teruyuki Okazaki, Mikio Yahara, Yoshiharu Osaka, Masaaki Yokomichi et tant d'autres. C'étaient de très bons stages dans l'optique du Karaté Traditionel. Mais ma vision du Karaté s'est amplifiée quand j'ai eu l'opportunité de retourner en Italie m'entraîner dans le Dojo « Doju-kay »

de Monsieur Hiroshi Shirai à Milan et à Turin où j'ai pu rencontrer des athlètes de Karaté de haut niveau...

Quand j'avais la possibilité de rentrer en Italie pour revoir ma famille, je n'oubliais jamais le kimono. Cela arrivait plus ou moins tous les 4 ans.

La particularité du Dojo « Doju-kay » et qu'il y avait toujours des enseignants différents, tous avec un excellent et même bagage technique. Je me souviens du nom des instructeurs de la « Doju-kay » comme Monsieur Fassoni qui, je l'ai appris, est décédé dans un accident de voiture, de Monsieur Nieddu et Monsieur Zava qui à l'époque faisaient partie de l'équipe Nationale Italienne. Le dernier entraînement fut avec Monsieur Napolitano et Monsieur Rizzoli. Ces entraînements ont été un bon soutien pour mon apprentissage dans le Karaté. Nous pratiquions tous le Karaté, mais avec des styles distincts pour chacun – ce qui ne se produit pas ici au Brésil où prédomine principalement le talent personnel – et une école commune à tous.

La venue au Brésil de Monsieur Antonio Oliva Ceba de la Federación Española de Karate – FEK et de Monsieur Rafael Ortega de la Fédération Française de Karaté et Disciplines Associées – FFKDA m'a ouvert les yeux sur le Karaté International. C'était trop peu, non pour la valeur des stages en particulier mais pour les athlètes qui avaient déjà participé à des manifestations internationales et qui en connaissaient déjà le contenu. Au final personne n'a entendu ce que Monsieur Antonio Oliva Ceba et Monsieur Rafael Ortega ont indiqué, à savoir que la seule façon de réussir était de suivre le chemin tracé...

Au commencement les stages ont bien étaient assimilés, mais ensuite chacun est reparti dans son petit succès local, sans même réaliser que le but des valeurs du Karaté est commun à tous. Cela reste mon opinion!

« Nous avons dû choisir l'un ou l'autre... »

En 1983 est arrivée au Brésil Monsieur Masatomo Takagi, ancien Secrétaire Général de la World Union Karate Federation – WUKO. A l'époque la Confederação Brasileira de Karatê – CBK n'existait pas. Le Karaté était un département de la Confederação Brasileira de Pugilismo – CBP sous la Présidence de Monsieur Armando Vasconcelos. C'était la plus ancienne Confédération du Brésil de luttés pour répondre à tous les Arts dits d'opposition. Nous devons tous être affiliés jusqu'à ce que le droit à l'émancipation soit accordé pour le Karaté en 1987. Monsieur Masatomo Takagi a été l'élève du maître Gichin Funakoshi, fondateur du Karaté moderne. Il a également été le professeur de Messieurs Hidetaka Nishiyama et Masatoshi Nakayama, grande personnalités du Karaté Mondial.

La Confederação Brasileira de Pugilismo – CBP a organisé une réunion à Sao Paulo avec des représentants de tous les styles de Karaté pratiqués au Brésil et des dirigeants des Fédérations qui lui sont affiliées. J'étais présent en tant que Président de la Federação Paranaense de Karatê – FPRK. Monsieur Masatomo Takagi a demandé que le Brésil soit désaffilié de l'International Association Karate Federation – IAKF. Son affiliation avec la World Union Karate Federation – WUKO permettrait une plus grande union au sein d'une future organisation qui serait nouvelle pour la Fédération mondiale. Ainsi le Brésil participerait aux Championnats organisés par celle-ci. Cela renforcerait la demande adressée au Comité International Olympique – CIO pour sa reconnaissance comme Discipline Olympique. Je me souviens que j'ai demandé si nous pouvions être affiliés aux deux organisations. Il a été catégorique en stipulant que Messieurs Hidetaka Nishiyama et Masatoshi Nakayama étaient contraires à l'entrée du Karaté comme Discipline Olympique et nous avons dû choisir l'une ou l'autre. La majorité a choisi l'ancienne World Union Karate Federation – WUKO, nouvellement dénommée World Karate Federation – WKF. C'est ainsi que survint la dégringolade de l'International Association Karate Federation – IAKF. Par la suite le Brésil commença sa participation aux rencontres et championnats organisés par la World Union Karate Federation – WUKO.

« Cela a été une bonne leçon... »

Puis en 1982, je suis retourné en Italie, connaissant les difficultés du Karaté brésilien. En 1986, je suis allé à Rio de Janeiro où était le quartier général de la Confederação Brasileira de Pugilismo – CBP. Utilisant le nouveau règlement « Shobu-Sanbon », j’ai demandé que le Championnat Brésilien de Karaté ainsi qu’un Tournoi National aient lieu en l’honneur d’un grand maître de l’État de Bahia, décédé prématurément dans un accident de voiture, Monsieur Denílson Caraíbes de Castro.

Le tournoi était ouvert à un très grand nombre d’athlètes de toutes les régions du Brésil. Les athlètes ont été divisés en trois catégories et ce fut aussi un sélectif pour les athlètes participant aux Championnats du Monde qui avaient lieu en Australie. Ce jour-là, le 15 Août 1986, en utilisant les nouvelles règles d’arbitrage, Curitiba était la capitale Nationale du Karaté...

A ce moment là j’avais un seul objectif, le sport et le Karaté. Je me souviens très bien de cette journée où les représentants du style Wado-Ryu voulaient que le fils du fondateur, Maître Hinori Otsuka, soit présent à plusieurs Stages de Karaté. Monsieur Edgar Ferraz de Oliveira qui était alors Président de la Confederação Brasileira de Karaté – CBK, estimant que nous travaillons pour l’Union du Karaté et non pour la preuve d’un style unique dans un Championnat National, ne laissa pas passer cet événement. L’achèvement du Championnat National et son succès immédiat ont été les premières fondations de la future Confederação Brasileira de Karaté – CBK...

« Je faisais partie du Comité Directeur... »

Le 11 Septembre 1987 se constitua provisoirement le premier Comité Directeur qui créa la Confederação Brasileira de Karaté – CBK. Je faisais partie du Comité Directeur comme Trésorier intérimaire, et Monsieur Fauzi Abdala João, à titre de Président. Lors de la dernière élection, Monsieur Fauzi Abdala João et Monsieur Marcelo Guimarães Arantes – un médecin de l’état du Minas Gerais pratiquant du style Goju-Ryu – ont ouvert le vote. Monsieur Marcelo Guimarães Arantes l’a remporté avec une différence d’un vote. Je fus le dernier à voter.

Quatre ans plus tard, le mandat de Monsieur Marcelo Guimarães Arantes, premier Président de la Confederação Brasileira de Karaté – CBK arrivait à échéance. Il y eut une nouvelle élection. Monsieur Edgar Ferraz de Oliveira de l’état de Bahia et Monsieur Fauzi Abdala João, étaient tous deux candidats. Sur l’insistance d’un ancien dirigeant de la Federação Paulista de Karaté – FPK, j’ai fini par accepter de faire opposition comme Directeur Technique National.

Par la suite la Federação Bahiana de Karaté – FBK a rendu hommage à Monsieur Fauzi Abdala João, son fondateur, en le nommant 8^{ème} Dan de Karaté. A la demande pressante de mes amis, qui estimaient que ma présence serait un point d’équilibre dans la balance, j’ai accepté de travailler avec les deux. Le duo Edgar Ferraz de Oliveira et Fauzi Abdala João a finalement été élu et j’ai suivi comme Directeur Technique National...

A suivre...